

La WIZO et les LIVRES

Le 21 septembre nous avons fêté chez Laurianne Boucris, Présidente des Comités de Lecture, les lauréats 2011 du Prix WIZO :

Chochana Boukobza pour *Le troisième jour* et Haim Sabato : *Lunes d'automne*.

Joëlle Lezmi, notre Présidente, Nevo Kulman, Attaché culturel de l'Ambassade d'Israël, Guy Rozanowicz de Radio J, les éditeurs, nos amis écrivains, le Comité de Lecture et de nombreux amis et amies de la WIZO entouraient Chochana Boukobza et Matthew Miller de « Koren Publishers Jerusalem », qui était tout exprès venu nous apporter un vibrant message de Haim Sabato, retenu en Israël en cette veille des Grandes Fêtes de l'année.

Myriam Tapia, membre du Comité de Lecture, évoqua avec émotion l'écho profond que la lecture de *Lunes d'Automne* éveille en chacun de nous. Dans sa missive, lue par Mathew Miller, l'auteur nous dit : « Je m'étais tout à coup rendu compte que l'âme possède une corde que seules les histoires peuvent faire vibrer (...) Et j'atteste, Mesdames et Messieurs, que *Lunes d'automne* contient l'essence de mon cœur. (...) Ce livre a été écrit avec beaucoup d'amour et de foi. La rédaction de *Lunes d'Automne*, marquée d'une grande douleur, m'a néanmoins enveloppé tout entier d'une joie profonde, belle et douce. Il m'est impossible de vous la décrire et je n'en connais pas de plus grande : je veux parler de la joie de la création (...). L'honneur que vous me rendez m'est cher, mais l'honneur de la Torah et de la



De gauche à droite : Yvette Sebbag, Directrice de Wizo France, Nevo Kulman, attaché culturel de l'ambassade d'Israël à Paris, Laurianne Boucris Présidente du comité de lecture, Chochana Boukobza, écrivain prix Wizo 2011.

terre d'Israël m'empêchent de me retrouver parmi vous pour cette soirée si particulière et je me vois obligé de vous envoyer mes meilleures salutations de loin. Soyez bénis et puissions-nous nous retrouver en terre d'Israël ».

Lumineuse et enchanteresse, telle nous est apparue Chochanah Boukobza. Bella Boutboul du Comité de Lecture remercia Chochana d'avoir su lier deux destins : l'un sépharade, l'autre ashkenaze en restituant les mots que nous avons entendus enfants et que nous devons transmettre à notre tour.

« Nous sommes un peuple géographique-

ment dispersé ; chacun de nous porte en lui l'exil d'Espagne, la Shoah » nous dit Chochana. Son livre, réunissant deux femmes musiciennes, résonne comme un cantique du souvenir et contient à la fois une flamboyante promesse d'avenir. « Je ne connais pas les visages de mes personnages, je n'ai pas l'expérience de la guerre, nous dit-elle encore, je suis un passeur ».

C'est cette parole que relève Joëlle Lezmi : « la femme juive, la Wizéenne, est par excellence un passeur de mémoire. »

R. Croitoru

La Fête du livre, la fête de l'ouverture

Jeana Altbuch, écrivain et membre du Comité de Lecture, était aux commandes de la Fête du Livre cette année. Elle a eu la lumineuse idée de réunir Raphaël Draï, Professeur de droit et de sciences politiques, profondément engagé dans le dialogue inter-religieux, ami de toujours de la

WIZO et Monseigneur de Moulins-Beaufort, Evêque auxiliaire de Paris : un échange d'une haute tenue le jour même où le Pape Benoît XVI d'origine allemande rencontra à Berlin la communauté juive. L'entretien était centré principalement sur le livre de Benoît XVI « Jésus de Nazareth »

(tome 2 Editions du Rocher). Vouloir à tout prix convertir le peuple juif, c'est priver l'humanité d'une lumière suggère Benoît XVI. La démarche du Pape, souligne Monseigneur de Moulins-Beaufort, fait avancer l'histoire. Et Raphael Draï d'appeler à la poursuite du dialogue judéo-chrétien pour en finir avec

20 siècles de polémiques.

De grands noms étaient présents et largement entourés : Marek Halter : *Histoire du peuple juif*, *Le kabbaliste de Prague*, Frédéric Encel : *La géopolitique d'Israël* ; dès l'entrée, à la première table, Jean-Pierre Allali, avec son dernier livre : *Les vengeurs de la maison sublime*, un épisode de l'existence juive à Rouen au Moyen-Age. Pas de Fête du Livre sans la présence de Laurent Seksik, notre Prix WIZO 2000, avec un nouveau livre : *La légende des fils*, roman d'apprentissage entre amour d'une mère et démente paternelle. Et Philippe Grimbert, Prix WIZO 2005 avec *Un garçon singulier* : une émouvante rencontre. Une nouvelle venue : Sylvie Ohayon, avec un premier livre : *Papa was not a Rolling Stone* : l'ascension d'une battante contée avec un humour dévastateur (Prix de la Closerie des Lilas). Nous avons rencontré Maud Haymovici dont *Le dernier cours d'histoire* découvre la vie exemplaire du père juif qu'une famille bien-pensante s'acharne à méconnaître. *Le livre sur la table* de Nicole



De gauche à droite : Raphaël Draï, philosophe et écrivain, Guy Rozanovith, journaliste, Monseigneur Moulins-Beaufort, Evêque auxiliaire de Paris.

Bacharan, Françoise Héritier, Sylviane Agacinsky, Michelle Perrot nous contait la plus belle histoire des femmes.

Peut-être vous êtes vous installés à une table du salon de thé et avez-vous eu le loisir de vous inspirer de la parole de Victor

Hugo qui était cette année la devise du Salon, « La lumière est dans le livre. Ouvrez le livre tout grand. Laissez le rayonner, laissez-le faire ».

R. Croitoru

Désir de lire

«Et te voici permise à tout homme...»

Eliette Abécassis, Albin Michel, 2011.

Comme le montre un simple coup d'œil jeté à la liste des ouvrages parus, l'auteur publie un livre par an, avec la même régularité qu'Amélie Nothomb. Ce n'est en rien condamnable ! Pourtant, malgré toutes les grandes qualités du présent roman au titre superbe – qualités que nous allons détailler avec plaisir – demeure un air léger de déjà lu, déjà vu : Cette « Permise à tout homme » ne serait-elle pas une proche parente de la « Répudiée », de 2000 ?

Mais quand cela serait... se manifesterait simplement là l'attachement d'Eliette Abécassis à des problématiques récurrentes dans la vie de toute femme juive, hier et aujourd'hui.

L'héroïne, Anna Attal, est libraire, mère d'une petite fille, Naomi, et civilement divorcée de son mari, Simon, présenté comme un être fourbe, incompréhensible, haineux et manipulateur. Le portrait semble d'emblée très chargé, et l'on se demande pourquoi, avant leur séparation, il la rejette avec autant de constance – après tout il lui a quand même fait un enfant – jusqu'à ce que la « révélation » intervienne

p. 77 : il serait homosexuel... « Il préférerait les hommes : mais il serait mort plutôt que de l'avouer ».

Ce détail – si vous me permettez une formule familière – fait un peu « grosse ficelle », car on a l'impression que l'auteur s'est creusé la tête pour trouver une circonstance aggravante (dans le cadre du récit, s'entend). A noter également une sorte de masochisme dans l'insistance sur les malheurs conjugaux d'Anna, qui frôle le mélodrame, par exemple p. 76 : « seule, humiliée, délaissée (...) tombée, avilie, meurtrie, je me trainai à ses pieds (...) » etc. Ce qui contraste avec des moments disons plus favorables – ou plus mensongers – où son époux s'efforce de la reconquérir : « Je sais la femme merveilleuse que tu es, et j'aimerais que tu puisses voir tout ce que j'ai encore à t'offrir » (p. 52).

Pourtant, la complexité de l'histoire tient justement à cet anachronisme des psychologies et des situations : Anna et Simon sont très observants, et lui va lui refuser le « guet » de toutes les façons, car il ne veut (peut ?) ni être son mari, ni qu'elle trouve

le bonheur avec un autre homme. Or cet autre homme surgit bientôt, le beau Sacha Steiner, paré de toutes les qualités viriles et spirituelles qui font défaut à Simon : « Mon cœur de glace s'était mis à fondre. Il avait ouvert la brèche, il m'avait rendue humaine » (p. 93).

Mais lui non plus ne comprend pas les scrupules d'un autre temps de celle qui ne veut pas se remarier sans le « guet » : leur rupture, p. 164, ne sera pas suivie d'une réconciliation – puisqu'entre-temps Simon parvient à la tromper encore une fois ; il lui accorde enfin sa précieuse liberté, mais l'assortit d'une restriction : « Et te voici permise à tout homme... sauf à Sacha Steiner ». Donc tout s'effondre définitivement, malgré les allers-retours au Consistoire, en Israël, devant tous les tribunaux rabbiniques possibles pour obtenir l'annulation ou le « guet » !!!!

Les dernières lignes apportent l'ultime coup de théâtre : Anna est enceinte, mais son enfant ne sera qu'un mamzer, un bâtard, dont elle ne pourra jamais épouser le père...

On a bien compris que l'intérêt de cette fiction est quasi ethnographique : comment vivre, dans notre modernité, en accord avec les pratiques ancestrales, y compris celles qui heurtent de plein fouet notre féminisme actuel, et notre goût pour la liberté et l'accomplissement individuel ? Les entrevues avec les rabbins sont extrêmement intéressantes (cf. par exemple p. 30-34), parce qu'elles peignent à la fois la sincérité et l'intelligence de ces hommes, et en même temps leur impuissance devant les manœuvres retorses du « méchant » de l'histoire. Le terme d'agouna (attachée, enchaînée) résume toute la détresse d'Anna, qui veut obéir aux Lois même au prix de son bonheur privé, et qui se rend compte qu'elle n'est qu'un jouet dans les stratégies perverses de son ex-mari. On ne peut pas dire que la religion sorte grandie de ce roman... Ni grandie, ni niée, d'ailleurs ; mais à la fin on a vraiment l'impression d'une impasse tragique, où se télesco-

pent obligations anciennes, peut-être incompréhensibles au plus grand nombre, et égocentrisme forcené des hommes tels qu'ils sont.

Ce roman fascinera celles – et ceux – qui s'interrogent sur les particularismes de chaque religion, avec l'impact qu'ils ont encore sur la vie quotidienne des croyants : trahir, ne pas trahir ? Je serais peut-être un peu plus circonspecte devant la peinture « à charge » du mari brutal et malhonnête, qui a l'air d'être uniquement là pour justifier toutes les démarches à faire en cas de difficile divorce religieux.

On croit davantage au couple Anna/Sacha, et la fin mélancolique laisse un goût persistant de tristesse, d'absurde et d'incompréhension.

Isabelle Casta

Carnet littéraire

Le Prix Médicis Etranger a été attribué le 4 novembre 2011 à David Grossman pour « Une femme fuyant l'annonce », (Ed. du Seuil), livre bouleversant, envoûtant, pénétré de l'amour de la terre d'Israël et de ses angoisses, traduit par Sylvie Cohen.

Une brillante réception dans les salons de l'Hôtel d'Aubusson a réuni le même jour le Tout Paris littéraire autour du lauréat et de son épouse.

David Grossman était notre Prix WIZO 1992 pour « Voir ci-dessous : Amour » et nous n'avons cessé depuis de le suivre en son œuvre et son destin.

Etgar Keret a ébloui les spectateurs qui emplissaient la grande salle du Théâtre de l'Odéon

le 17 octobre 2011 en présentant son dernier recueil de nouvelles « Au pays des mensonges ». Rosie Pinhas-Delpuech, sa traductrice, Directrice de collection chez Actes Sud, présentait l'écrivain. Le comédien merveilleusement sensible, Mathieu Amalric, faisait vivre l'œuvre en lisant quelques-unes de ses nouvelles. Fraîcheur, franchise, perspicacité ne sont pas les moindres qualités de ce jeune auteur représentatif d'une génération que nous appelions, il n'y a pas si longtemps : « les jeunes gens en colère ».

Chef d'orchestre au féminin !

Jeanne Bowers écrit : « Le sexe n'est pas un attribut indifférent, mais l'un des éléments les plus importants qui déterminent la possibilité pour un individu d'accéder à la formation musicale, aux instruments de musique, aux institutions musicales, aux professions musicales et à la culture dans son ensemble ».

Cette citation sera l'introduction d'un sujet développant les difficultés pour une femme à devenir compositrice ou chef d'orchestre ; difficultés qui remontent au moyen-âge et qui n'ont pas beaucoup disparu au 21^{ème} siècle.

Au début du 20^{ème} siècle, quelques femmes pouvaient mener à bien des études de composition dans un conservatoire.

Sabine Lepsius se voit refuser l'accès souhaité dans la classe de composition de l'Ecole Supérieure de Musique de Berlin

tandis qu'Elisabeth Kuyper (1877-1953) fut la première femme qui parvint à entrer dans la master class de composition de l'Académie des Arts.

Nous pouvons citer également Nadia Boulanger (1877-1979), Lili Boulanger (1893-1918) et Germaine Taillefer (1892-1983) qui ont pu étudier la composition au Conservatoire de Paris.

Devant ces insurmontables difficultés et cet ensemble de préjugés sexistes, on en vint, dans les années trente à créer en Europe et en Amérique des orchestres féminins.

Mary Wurm en fonde un à Berlin en 1898. Elisabeth Kuyper en fonde un également à Berlin en 1910.

Dans la 2^{ème} décennie du 20^{ème} siècle, Ethel Smyth fonde en Angleterre son propre orchestre de femmes.

On ne parle que de musiciennes d'or-

chestre...mais pas encre de « chef d'orchestre ».

En 1988, on interviewe la chef d'orchestre, Elke Macha Blankenburg, qui déclare : « Bien que 50 % des personnes ayant fait des études supérieures de musique soient des femmes, 10 % seulement sont dans les orchestres, 40 % ne trouvent pas d'emploi ». Nous sommes revenus au point de départ.

Il faut préciser pourtant que « les femmes tolérées de justesse par les hommes, sauf dans beaucoup d'autres cas, se donnent une peine particulière et jouent d'ailleurs mieux que les hommes car elles donnent le meilleur d'elles-mêmes ; ce que l'on ne peut pas dire des hommes » : citation de Wolfgang Stressmann qui est alors intendant de l'Orchestre philharmonique de Berlin.

Ceci nous amène à parler des femmes au pupitre. L'exemple le plus illustre reste celui de Fanny Hensel Mendelssohn qui dirigeait ses propres œuvres au 19^{ème} siècle alors que Ethel Smyth, Elisabeth Kuyper et Nadia Boulanger font figure de grandes pionnières. On exige du chef d'orchestre les qualités de commandement, autorité et capacité de maîtriser intellectuellement des systèmes formels de grande envergure : qualités déniées aux femmes. Pour quelles raisons ? Dieu seul le sait. Par sa seule présence, une femme d'orchestre remet en question les rôles attribués aux femmes.

Je ne peux m'empêcher de citer une phrase

de Gerd Albrecht (directeur général de la musique à Hambourg) : « des femmes dans l'orchestre autant qu'il se peut, mais diriger n'est pas une profession féminine » fin de citation. C'est un point de vue étriqué. Je ne peux pas terminer sur cette déclaration négative et je préfère de très loin, vous parler d'une des meilleures chefs d'orchestre en Pologne : elle s'appelle Ewa Michnik et dirige l'Opéra de Cracovie.

Pour garder un souvenir optimiste de cet article, je dois vous confier que Liszt s'adressant à Marie Jaell écrit : « un nom d'homme sur votre musique et elle serait sur tous les pianos ».

Il existe une association qui aide à la reconnaissance des créatrices et interprètes féminines actuelles. Elle réhabilite le patrimoine musical, féminin spécialement. Elle organise des conférences et publie des œuvres féminines.

Cette note agréable termine mon exposé.

Jocelyne Bansard

Bibliographie : les femmes et la création musicale de Danielle Roster (traduit de l'allemand par Denise Modigliani).

Votre feuilleton interactif

Les Aventures d'Irma

Depuis quelque temps, Mila vous présente un feuilleton : **Les Aventures d'Irma**.

Ce feuilleton, je vous propose de l'écrire avec vous, ses lecteurs, car je vous demande de l'enrichir de vos propres souvenirs et suggestions. A chaque parution de notre magazine, Irma, notre héroïne vivra une aventure ou sera le témoin d'événements en tous genres, historiques, familiaux, etc. Attention, le titre de chaque épisode ne sera plus annoncé dans le numéro précédent de Mila. Néanmoins, j'attends vos remarques, suggestions, souvenirs, informations, par mel à ml.aboulker@gmail.com. Je pourrai ainsi écrire chaque épisode grâce à vous. Nous ferons grandir Irma ensemble, de sa naissance pendant la guerre d'Algérie jusqu'à l'indépendance, de l'exode d'Irma et de sa famille à Paris en mai 1962 jusqu'à leur intégration dans la région parisienne.

A vos claviers donc et faites qu'Irma vive grâce à vous !

Marie-Laure Aboulker

Episode 4 : L'anniversaire d'Irma

"Happy Birthday to you !"

"Happy Birthday to you !"

Dans la salle à manger de l'appartement de l'avenue du Général Verneau, Irma était assise à la grande table Chippendale tout juste acquise par ses parents. Seul son menton dépassait et devant ses beaux yeux noirs, trônait un gâteau percé de cinq bougies dont les petites flammes vacillaient dans les pupilles de l'enfant. Elle attendait, sage, le pouce dans la bouche, que sa maman lui donnât le signal. C'était toujours dans cette pièce que les anniversaires de la famille étaient célébrés. L'appartement avait été récemment re-décoré, le sol carrelé, les murs repeints en blanc. Janine y avait vécu enfant et après la mort de ses parents, elle s'y était installée avec Maurice qui en avait repris la location. C'était un cinq pièces confortable et spacieux situé au deuxième étage d'un immeuble planté au cœur de Bab-el-Oued. Pour lutter contre la chaleur étouffante qui régnait à l'échéance à Alger on tirait les persiennes dans la journée, plongeant l'appartement dans une semi-obscurité

propice à la sieste. Heureusement que la blancheur des murs rendait un peu de la lumière ravie et que la fraîcheur du carrelage soulageait les pieds enflés par la chaleur, car on aurait pu passer des journées entières en complète léthargie. Janine était fière de la nouvelle décoration de leur salle à manger dans laquelle elle avait fait installer une table rectangulaire, huit chaises, un buffet long de plus de deux mètres et un argentier qui s'emplissait peu à peu de bibelots et de poupées de collection rapportées l'une après l'autre des régions de France dans lesquelles Maurice emmenait sa famille pendant les grandes vacances. Aujourd'hui, nul besoin de tirer les persiennes, la pièce laissait pénétrer à l'envi le timide soleil de février : il faisait beau mais pas chaud.

Irma se dandinait maintenant sur sa chaise, impatiente ; on avait déjà chanté au moins trois fois Happy Birthday. On l'avait fait compter deux fois jusqu'à cent en anglais. Allait-on aussi lui demander d'entonner les chansons que son papa lui avait apprises ? Maurice, professeur d'anglais au lycée Bugeaud, initiait ses enfants à cette langue en leur racontant des histoires et en leur

apprenant des chansons. Ainsi ses frères et elle avaient-ils déjà un répertoire confortable de comptines anglaises qu'ils chantaient à tue-tête : « The animals went in two by two hurrah, hurrah !!!! The animals went in two by two hurrah, hurrah !!!!

Bon, c'est le moment. Armée d'un couteau à découper, sa maman, après lui avoir fait les gros yeux pour qu'elle retire son pouce de la bouche, émet le signal tant attendu. Debout près d'elle, se tiennent son père, ses frères, les amis ainsi que d'autres membres de la famille. Tous guettent la petite bouche d'Irma d'où jaillira le souffle qui éteindra les bougies. Elle le sait et en parfaite cabotine, elle prend son temps et ménage le suspens. Tout était toujours réglé comme du papier à musique. Même le final, ultime récompense du travail accompli, éclatait dans un parfait timing. Les applaudissements claquaient, crevant le silence religieux qui s'installait au moment où l'enfant prenait sa respiration pour souffler ses bougies. Ensuite, venaient les joyeux commentaires et babillements des convives. Il était alors temps de goûter le gâteau et pour l'enfant de découvrir ses cadeaux. Ce cérémonial était ponctué de rires et de

plaisanteries d'ordinaire mais aujourd'hui les conversations prenaient un tour beaucoup plus sérieux.

Charlot, le mari d'Odette la meilleure amie de Janine, dans le salon joutant la salle à manger, une assiette emplies de gâteau à la main : « Vous avez vu ce qu'on lui a mis à De Gaulle ? Il aurait jamais dû rappeler Massu à Paris. Tu aurais dû venir à la manifestation Maurice. »

Pour avoir critiqué la politique menée par le gouvernement dans un journal allemand et déclaré notamment que « l'armée ne pouvait s'attendre à une telle attitude de la part du chef de l'État », le général Massu, commandant du corps d'armée d'Alger, adulé dans la ville par les nationalistes et certains Européens, fut rappelé à Paris. La nouvelle fit éclater une contestation qui grondait depuis des mois. A l'issue d'une manifestation de soutien au Général Massu, le 24 janvier 1960, des barricades furent élevées à Alger.

Maurice : « Je ne suis pas sûr que la violence soit la meilleure solution. En plus, l'armée s'est défaussée et De Gaulle avait prévenu qu'il ferait tirer si Ortiz entraînait de force au Gouvernement Général. »

Joseph Ortiz était l'initiateur avec Pierre Lagailarde de la semaine des barricades. Ce mouvement insurrectionnel de protestation contre l'autodétermination des Algériens, dont De Gaulle avait avancé l'idée dans son discours du 16 septembre 1959, dans lequel il n'envisageait pas de solution française, dura jusqu'au 1er février et fut particulièrement sévère.

Charlot : « En tout cas il a raison Ortiz, l'Algérie doit choisir, être française ou mourir. »

Charles, le mari d'Eliane, tirant sur une gauloise mais : « C'est ce qui s'est passé Charlot, y a eu un paquet de morts et de blessés. Purée, les gendarmes mobiles et les CRS ils ont dégusté. »

Charlot : « Merde alors, ils sont avec qui les Frangaoui, avec les Arabes ou avec nous ? »

Maurice : « Ca dépend des jours. Rappelez-vous. Y a pas si longtemps que le Général a déclaré : (en imitant le phrasé théâtral du Général De Gaulle) « Je vous ai compris ! » et avant lui Mitterrand a bien dit lui : « L'Algérie c'est la France », non ? ! Maintenant De Gaulle il parle d'autodétermination des Arabes. Vous voyez, ça change presque tous les jours !

Charlot : « Vous verrez que bientôt il va



La semaine des barricades, à Alger du 24 janvier au 1er février 1960

parler d'une Algérie algérienne et que les arabes ils vont nous foutre dehors. »

Charles : « Ben oui, ils nous lâchent tous, on dirait, mais moi, jamais je partirai, vous m'entendez, jamais ! C'est mon pays ici ! »

Charlot : « C'est peut-être ton pays, mais ça sent le roussi. Vous avez vu que le Debré il s'est précipité chez nous avec le ministre des armées. Comment il s'appelle déjà ? »

Maurice : « Pierre Guillaumat. Oui, et le problème c'est que Challe savait bien qu'une partie de l'armée se serait ralliée aux insurgés si De Gaulle les avait laissé faire. C'est pour ça qu'il se sont déplacés tous les deux de Métropole, tu parles. »

Aaron, le beau-père de Charles : « Et il a réussi De Gaulle ! Vous vous rappelez, on l'a vu à la télé chez toi Maurice, quand il a ordonné à l'armée de ne pas se rallier aux manifestants. »

Charles : « Bien sûr, quel pataques ! Ca hurlait de partout chez toi, Janine : Algérie Française ! Algérie Française ! Tous les pieds noirs, ils étaient aux fenêtres à taper sur leurs casseroles : Algérie Française ! Algérie Française ! Et les gens dans les voitures, ils cornaient : Algérie Française ! Algérie Française ! On avait du mal à entendre le Général à la télévision ! »

Janine : « T'y as raison, Charlu ! Les enfants ils m'ont pris mes casseroles et mes cuillers et ils ont tapé Algérie Française !

Bien sûr que je me rappelle, ça fait que 15 jours ! »

Aaron : « N'empêche que la semaine des barricades elle s'est mal terminée pour Lagailarde, il a dû se rendre. Quant à Ortiz, il a disparu. Il a eu peur d'être arrêté. »

Charlot : « Quand je pense qu'ils ont fait tout ça pour rien ! Que l'armée, elle a pas bougé. Qu'est-ce qu'on va devenir si la France nous laisse tomber ! »

Maurice : « La France ne nous laissera pas tomber, Charlot. On est Français, non ? Et puis les Arabes, ce sont nos frères. On est juifs. Ils nous ont cachés et protégés pendant les lois anti-juives de Vichy ici, en Algérie, malgré les positions et les alliances du grand mufti de Jérusalem avec les Nazis. Ils l'ont pas oublié et nous non plus ! Ils vont pas nous jeter à la mer ! De toutes façon, on se laissera pas faire ! On a l'expérience maintenant !

Bon allez ! Ca suffit, c'est l'anniversaire d'Irma, aujourd'hui. Janine, va chercher l'anisette et la Kémia !!! »

Maurice se tourna vers Irma, lui sourit, lui envoya un baiser, s'approcha d'elle et lui dit à l'oreille : « Happy Birthday, ma poulette. »

Marie-Laure Aboulker